

CES FANTÔMES QUI HANTENT LES ENFANTS EN DEUIL

par Catherine RENOIRTE
Psychologue clinicienne
Responsable à Bruxelles des Espace-Ateliers pour les enfants en deuil

I. INTRODUCTION

Dans le décours de l'accompagnement des enfants en deuil, surgit parfois la question du fantôme. Cet article a pour objet d'approcher le statut de cette manifestation : de quoi serait-elle le signe ?

L'enfant, face à la mort d'un parent ou de toute autre personne à laquelle il était attaché, est traversé d'émotions extrêmement douloureuses qui touchent au vécu d'abandon. Il se sent laissé tomber, victime d'une injustice profonde. Chaque enfant va mettre en place des stratégies qui lui sont propres pour supporter cette détresse, sollicitant peu ou prou son corps, agissant sa souffrance.

Pour autant que son entourage familial l'y encourage, l'enfant va entamer un travail de deuil. Lui donner la chance d'entreprendre ce travail, c'est lui permettre de poser ses questions, d'évoquer ses souvenirs, de les enrichir, d'exprimer sa souffrance et de la partager, pour passer ensuite à autre chose et y revenir plus tard, lorsqu'il le demande.

Cette demande peut être explicite, mais elle est souvent implicite, travestie en maux du corps. Ces cris sans mots en appellent à « un accusé de réception » qui leur « donne dimension de parole. » (Philippe LACADEE). Un enfant qui trouve cet appui et est entendu dans sa souffrance amorce un travail de deuil.

Ce travail commence au décès de la personne aimée et/ou haïe et se réaménagera sans cesse au fil des événements de sa vie. Le décès vient lui-même raviver les blessures du passé, blessures qui ont à voir avec les séparations antérieures, inhérentes au processus de vie. Blessures qui renvoient in fine au traumatisme de la naissance : « Un enfant est né, un arrachement s'est produit, une faille s'est ouverte, une distance demeure, irréductible. Il y a eu coupure, séparation. (...) Quelque chose échappe au sujet, quelque chose dont il est toujours séparé. » (Philippe LACADEE)

Le décès d'un proche confronte à nouveau l'enfant à ce trou, à ce vide qu'il ne peut nommer. Le travail de deuil se présente alors comme un travail de vie, un bricolage incessant par-dessus le vide pour tenter d'intégrer la réalité de la perte, son irréversibilité et la douleur qu'elle engendre : douleur de la séparation, nécessité de désinvestir le lien, de le réaménager intérieurement ; douleur aussi de la culpabilité, d'autant plus féroce que la relation avec le défunt était conflictuelle.

S'il n'y a jamais moyen de mettre un point final à ce travail de deuil, il est souhaitable qu'il prenne petit à petit des accents moins vifs et permette au sujet de recréer des liens, d'élargir l'horizon de sa vie, tout en gardant le souvenir vivant de la personne morte.

En effet, la visée du travail de deuil n'est pas l'oubli du défunt mais doit, écrit FREUD dans « Totem et Tabou » : « Remplir une mission psychique définie qui consiste à établir une séparation entre les morts d'un côté, les souvenirs et les espérances des survivants de l'autre. » La présence de fantômes témoigne de ce que cette séparation peut être poreuse : le défunt acquiert dès lors le statut de mort-vivant, capable de venir hanter les vivants.

Dans « Totem et Tabou », Freud analyse avec précision l'origine du tabou des morts chez les primitifs de Polynésie, de Mélanésie, d'Afrique, de Colombie, des Philippines, de Nouvelle-Guinée, d'Australie, etc... en s'appuyant principalement sur les écrits anthropologiques de FRAZER, WUNDT, WESTERMARCK et KLEINPAUL.

Prêtons attention à ce qu'il écrit sur le tabou des morts chez ces peuplades dites primitives, pour approcher ce qu'il en est des fantômes qui hantent les enfants en deuil.

Tout d'abord le mot tabou désignait primitivement ce qui était démoniaque, ce à quoi il ne fallait pas toucher. Un tabou se manifestait principalement par des interdits, comme celui pour un veuf, une veuve d'être en contact avec d'autres pendant la période de deuil, ou l'interdit de prononcer le nom du mort, afin d'éviter d'attirer son esprit.

« L'esprit du mort, rapporte FREUD, ne se sépare pas des parents survivants et continue de « planer » autour d'eux pendant toute la durée du deuil. »

Les primitifs recourent à maintes cérémonies destinées à tenir cet esprit du mort à l'écart. Mais, se demande FREUD, qu'est-ce qui les pousse à tant de rites conjuratoires ? Il épingle « la peur que leur inspire la présence de l'esprit et la crainte qu'ils éprouvent à l'idée de son retour possible. Et de poursuivre : « Le cher disparu se transformerait au moment même de sa mort en un démon de la part duquel les survivants ne peuvent s'attendre qu'à une attitude hostile et dont ils cherchent à écarter les mauvaises dispositions par tous les moyens possibles ... Les morts cherchent à attirer les vivants à l'égard desquels ils nourrissent des intentions homicides. Les morts tuent. »

Et les fantômes que croisent les enfants en deuil ... vont-ils jusqu'à tuer ?

Je vais explorer cette question à travers trois vignettes cliniques.

II. LES FANTÔMES AU CŒUR DE LA VIE

MARIE a 7 ans. Depuis quelques mois, elle se plaint le soir, avant d'aller dormir. Une boule dans la gorge et le ventre noué, elle craint qu'une catastrophe ne survienne : une explosion pourrait emporter ses parents. Tout a commencé à la mort de sa grand-mère. Depuis, l'énigme de la mort travaille Marie.

Comment être sûr qu'on est mort ? Comment différencier le sommeil de la mort ? Elle interroge la frontière entre la vie et la mort.

Que deviennent les morts ? Pour Marie, il se pourrait bien que les morts se comportent comme des vivants, qu'ils mangent, qu'ils jouent ... Que fait sa grand-mère ? A quoi pense-t-elle ? Pense-t-elle encore à Marie ou l'a-t-elle oubliée ? Est-elle triste sans Marie ? Elle dit là sa propre tristesse de l'absence qui crée un vide. Marie aimerait bien qu'on ne meure jamais, qu'on ne perde jamais ceux qu'on aime, avec, en toile de fond, l'angoisse d'oublier les morts.

Survient alors une autre énigme, du côté des vivants. Marie, la nuit, entend des voix, celles de vivants qui l'appellent... A moins que ce ne soient des fantômes qui prennent la voix des vivants pour appeler Marie. Que lui veulent-ils ? Marie n'est pas sûre que ce ne soit que du bien. Cela l'inquiète.

Il apparaît que le monde des vivants est hanté par des fantômes qui imitent les voix de l'entourage de Marie et dont les intentions sont ambivalentes : tantôt bienveillantes, tantôt inquiétantes. D'autre part, les morts se comportent comme des vivants. Dès lors, vivants et morts se côtoient au point de ne plus trop savoir qui est vivant et qui est mort.

Le travail avec Marie va consister à consolider la frontière entre la vie et la mort et à établir la notion de passage. Une fois celui-ci effectué de la vie à la mort, le passage en sens inverse n'est plus possible.

Marie va découvrir aussi l'importance du souvenir pour lutter contre l'oubli, pour que le souvenir des morts reste vivant et que les morts demeurent au « palais des morts ».

Chemin faisant, Marie explore sa propre ambivalence : les fantômes gentils ou inquiétants ne seraient-ils pas la projection de ses propres pulsions d'amour et de haine ?

FREUD, dans « Totem et Tabou », tente de comprendre le tabou des morts lié à la crainte qu'inspire l'âme du mort devenue démon.

Quelle est chez les primitifs, écrit-il « l'explication du prétendu démonisme des âmes de personnes mortes récemment et de la nécessité pour les survivants de se défendre contre l'hostilité de ces âmes. (...) Le tabou est né sur le sol d'une ambivalence affective. Toute relation affective est empreinte d'ambivalence, avec des mouvements d'amour et de haine. La haine, l'hostilité est particulièrement refoulée dans l'inconscient chez le primitif. Quand la mort survient, le survivant se défend d'avoir jamais éprouvé un sentiment hostile à l'égard du cher disparu ; c'est, pense-t-il, l'âme de ce disparu qui nourrit ce sentiment qu'elle cherchera à assouvir pendant toute la période de deuil. »

Dans son ouvrage, FREUD élargit cette analyse à l'économie psychique de ses contemporains, dits « civilisés », surtout quand, après le décès d'un proche, ils se sentent menacés, angoissés par la présence du fantôme du défunt. « C'est là, dit-il, un mécanisme de défense que nous appelons dans la vie psychique, aussi bien normale que pathologique, « projection ». (...)

L'hostilité, dont on ne sait rien et dont on ne veut rien savoir est projetée de la perception interne dans le monde extérieur, c'est-à-dire détachée de la personne même qui l'éprouve, pour être attribuée à une autre. (...) La personne décédée est devenue un mauvais démon que notre malheur réjouirait et qui chercherait à nous faire périr. Aussi les survivants doivent-ils se défendre contre cet ennemi ; ils ne sont libérés d'une oppression intérieure que pour l'échanger contre une angoisse ayant une source extérieure. Sans doute cette projection, grâce à laquelle le décédé se trouve transformé en un ennemi malfaisant, peut trouver sa justification dans le souvenir de certaines manifestations hostiles qu'on a eu à reprocher réellement au défunt. Sévérité, tyrannie, injustices et tant d'autres actes de malveillance qui forment l'arrière-fond des relations humaines, même les plus tendres. »

ADRIEN a 11 ans. Son père s'est suicidé récemment, le laissant dans une colère et un écrasement sans nom. Adrien affirme tout de même son désir de participer à un atelier pour enfants en deuil. Son engagement dans le groupe sera très progressif. D'abord en retrait, figé et très ému, il réalise un masque aux couleurs changeantes, derrière lequel il se cache, ainsi qu'une boîte à souvenirs dont il transforme sans cesse les couleurs jusqu'à laisser apparaître une dominante rouge.

De séance en séance, il perd ce qu'il a réalisé, ne sait plus où il les a mis ... à l'abri.

Nous le sentons en grande souffrance, avec un insupportable dans la gorge et une parole qui pourtant ne demande qu'à émerger. Comment l'inviter à ouvrir une porte ? Ce mouvement s'amorcera grâce à un autre enfant du groupe, qui va faire alliance avec lui et le soutenir.

Adrien va se permettre d'explorer la peur qui le tenaille et la colère contenue, prête à jaillir à tout moment.

Un poids énorme l'opresse. Il prend la forme d'une énorme araignée qui tisse sa toile dans l'immensité de l'univers. Au-dessus de l'araignée géante apparaît un ciel étoilé. Le soleil éclaire la bête d'en bas, la lune se situe à sa droite et la terre à sa gauche.

A la question de savoir où son père résiderait dans ce tableau, Adrien répond, mi-étonné, mi-agacé, comme si nous lui demandions quelque chose de complètement incongru : « Sur la terre, évidemment ! ». Il apparaît soudain que, pour lui, son père est toujours présent sur terre, près de lui, comme une ombre, comme une présence muette à qui il ne parle pas et qui ne lui parle pas, mais qui ne le lâche pas. Il vaut mieux, dit Adrien en substance, une présence muette que pas de présence du tout.

Mais cette présence est pesante et Adrien se retient de se mettre en colère contre elle, car sinon elle disparaîtrait.

L'enjeu de la séance suivante va être d'aborder cette question : comment cette présence peut-elle vraiment mourir et rejoindre à tout jamais le royaume des morts, sans trop peser sur la vie d'Adrien, pour lui permettre d'intégrer en lui le souvenir vivant de son père mort et de se révolter contre les injustices du passé, voire contre le geste suicidaire de son père ?

Nous choisissons de donner à Adrien l'occasion de créer une histoire de fantôme. Il est ravi de cette aubaine et met en scène une vieille dame propriétaire d'un manoir. Un soir, elle est tuée dans son sommeil et le meurtrier lui vole tous ses biens. Une enquête est menée. Elle débouche sur une piste menant à un fantôme qui prend la forme de la dernière personne qu'il a tuée, donnant littéralement au revenant un aspect de mort-vivant.

L'enquêteur est tué à son tour. Un confrère arrive en renfort et a juste le temps d'échapper au coup mortel de la forme ayant revêtu l'apparence de son collègue. Il réussit à coincer celle-ci sous une armoire et à la renvoyer dans sa tombe. Le manoir ne sera plus jamais hanté.

Grâce à cette histoire créée par Adrien, lue au groupe et largement applaudie, le lourd secret du fantôme errant de son père est éventé. L'esprit errant réintègre le corps du défunt et laisse les vivants en paix. Adrien a pu régler son compte au fantôme criminel et laisser un peu plus libre cours à sa propre rage bien légitime. S'opère alors un léger décalage entre le père et le fils dont le destin ne sera pas forcément identique.

WIVINE, quant à elle, a 10 ans. Sa mère est morte d'un cancer diagnostiqué très tardivement. Toute la famille est très éprouvée. L'enterrement s'est déroulé dans la précipitation et Wivine craint de retourner sur la tombe de sa mère.

Elle fait part d'un film qui l'a beaucoup impressionnée. Il s'agissait du fantôme d'une mère qui venait hanter sa fille pour lui faire peur, au point que celle-ci finit par creuser un trou dans la terre, comme pour prendre la place de la morte. Wivine exprime de manière mélangée et confuse, à la fois sa peur de mourir, son désir de rejoindre sa mère et sa terreur de la rejoindre, voire d'y être contrainte.

Cette terreur envahit le quotidien de Wivine qui a peur des bruits de la maison, des chants qu'elle entend, des ombres le soir et qui refuse de dormir seule.

Wivine sent la présence de sa mère. Cette présence l'effraie et elle se cache sous les couvertures.

Wivine n'est pas du tout certaine que la séparation entre le monde des morts et celui des vivants soit fiable. Elle se demande aussi ce qu'est devenu le corps de sa mère, s'il a froid.

Nous suggérons à Wivine de peindre un masque. Elle s'en sert comme d'un masque conjuratoire qui aurait les vertus de chasser le fantôme et de le renvoyer dans son cercueil.

Mais chasser le fantôme passe par un travail d'apprivoisement de la colère et de la souffrance liées à l'abandon. Wivine n'ose pas trop aborder ces affects volcaniques. Quand elle s'y risque, modelant un monstre qu'elle attaque sans ménagement, elle est soudain prise de panique. Et si le monstre se vengeait ?

Il devient évident pour nous qu'elle identifie le monstre vengeur à un fantôme qui pourrait la pousser dans le trou de la mort. Le lien avec sa propre colère et sa culpabilité ne peut être abordé.

Il y a d'abord à pacifier, autant que faire se peut, sa douleur. A adresser des lettres d'amour à sa mère. Wivine reconforte sa mère, elle espère que là où elle est, le cancer ne la fait plus souffrir. Elle la rassure aussi : qu'elle ne s'en fasse pas pour ses enfants ; ils font tout leur possible pour réussir leur vie.

L'amour et la haine coexistent dans le cœur d'un enfant ; il aime son parent autant qu'il le déteste. Mais s'il tombe malade ou meurt, lui en vouloir est intolérable et est enfoui dans l'inconscient, venant exacerber une culpabilité aussi dévorante qu'insue.

Toute la haine enfouie, quand elle fait retour, peut alimenter la peur des fantômes vengeurs. Une peur irrationnelle, angoissante, à traiter avec prudence, sans trop confronter l'enfant à ce qui l'habite, tout en lui donnant « une chance de répondre lui-même à ce qui est en jeu pour lui, au-delà du discours interprétatif de l'Autre. » (Philippe LACADEE)

III. CONCLUSION

La question du fantôme, quand elle surgit, est à apprécier au cas par cas, même si elle se nourrit communément de l'attitude ambivalente à l'égard du défunt et de la culpabilité inconsciente qui en découle.

Pour Marie, le fantôme renvoie à un questionnement singulier : c'est quoi être mort, c'est quoi être vivant et peut-on passer d'un état à l'autre ? Cette éventualité l'angoisse.

Adrien, impuissant à retenir son père sur les rives de la vie, est tenté de préserver une présence muette près de lui, travaillé par la peur et le désir de s'en prendre à elle, de l'attaquer. Il retrouve un certain apaisement en projetant ses envies meurtrières sur un fantôme imaginaire qui rejoint à tout jamais le royaume des morts.

Wivine ne peut pas encore se le permettre : le fantôme de sa mère pèse trop comme une menace réelle. Elle n'est pas encore prête à accéder à sa colère : celle-ci pourrait lui faire retour et l'entraîner dans la tombe. Wivine choisit de rassurer sa mère, comme pour se rassurer elle-même sur ses bonnes intentions. Il importe de la soutenir dans cette entreprise

L'objectif majeur des ateliers pour les enfants en deuil est en effet de relancer le processus de vie : de reconnaître la douleur de la perte, de donner place aux émotions, tristesse et colère, de partager des souvenirs, avec le souci de respecter les modalités défensives de l'enfant. Notre projet est de remobiliser le désir d'être en lien et de permettre une certaine réconciliation avec le mort et avec soi-même. Dès lors, les fantômes s'estompent et la frontière entre la vie et la mort se précise davantage.

Terminons par le témoignage d' Anny DUPEREY qui illustre le leitmotiv de FREUD concernant la mission psychique du travail de deuil : établir une séparation entre les morts et les vivants.

Anny DUPEREY n'avait que 8 ans quand son père et sa mère sont morts accidentellement. Pendant des années, elle a fait le pari de l'oubli pour survivre. Son travail de deuil, elle ne l'a

entrepris que bien plus tard, âgée de trente ans, en se lançant dans l'écriture du « Voile Noir ». Elle découvre alors qu'elle avait jusqu'ici porté ses parents en elle, comme une présence fantomatique qui stérilisait son corps. Elle choisit de partir à la rencontre de sa détresse de petite fille. Ce long travail d'accouchement d'elle-même fut émaillé par l'émergence régulière de ce qu'elle appelle son « cauchemar fidèle » :

... « Je sais que je vais mourir. Je suis en train de mourir ; cela ne m'empêche pas de vaquer à mes occupations ordinaires, de bouger , de parler, quoique la chose devienne de plus en plus malaisée car, petit à petit je respire de plus en plus difficilement. Je n'en suis pas spécialement effrayée, cela ne me surprend pas, car JE SAIS que bientôt je ne respirerai plus du tout. C'est très doux, très lent, très lucide, absolument inéluctable.

(...) Je ne suis pas angoissée, je ne souffre pas. Tout au plus une légère inquiétude quant à mon devenir APRES. C'est si indolore qu'il m'arrive même de rassurer mon entourage inquiet de mon sort : « Ne vous en faites pas, n'ayez pas peur pour moi, cela ne fait pas mal ...»

C'est long, très lent, toujours aussi calme, mais un moment arrivera où je ne respirerai plus. Et il arrive.

Le « passage » se fait lui aussi en douceur, mais de la même manière que je savais que j'allais arrêter de respirer, je SAIS qu'à présent je suis morte. Je suis passée de l'autre côté, presque insensiblement. « C'est fait » me dis-je. Après un moment d'angoisse au sujet de l'inconnu qui m'attend, je ressens tout à coup un indicible soulagement en constatant que rien n'a changé : je suis toujours chez moi, au milieu des miens.

Ma peur venait moins de ce qui allait advenir de moi que de perdre ceux que j'aime, je suis profondément rassurée. Je ne suis pas partie ailleurs, ils sont là, près de moi. C'est une surprise mêlée de ravissement qui m'envahit.

(...) Et je m'abandonne à la joie de n'être pas devenue un pur esprit anonyme, envolé je ne sais où, fondu dans un éther inconnu. Je ne me suis pas perdue, je suis toujours moi, la même et je n'ai pas perdu mes enfants, mon compagnon, puisqu'ils sont près de moi. Tout m'est familier.

(...) Toujours joyeuse et légère – si légère – je les suis dans leurs occupations, je peux tout voir, tout entendre, tout partager et je m'en émerveille. Tout va bien, je n'ai rien perdu, je n'ai rien perdu... Cet état de béatitude dure un moment, puis - et c'est là que les choses se gâtent terriblement - je m'aperçois, petit à petit, d'abord avec stupéfaction, puis avec une froide horreur, que si rien n'a changé pour moi, quelque chose de fondamental a changé pour eux : je ne suis plus là. Ils ne me voient pas, ne m'entendent pas. Je n'existe plus.

Alors, tout aussi graduellement et lentement, la panique et la douleur s'emparent de moi. A quoi me sert d'être toujours là si aucun échange n'est possible, si je suis invisible, morte pour eux ?

J'essaie d'intervenir, de faire sentir ma présence par tous les moyens, mais je n'en ai aucun pour percer ce mur, leur ignorance de ma présence. Ils n'entendent plus ma voix, je n'ai plus de corps. Monte en moi tout l'affolement que j'aurais dû ressentir à l'approche de ma mort physique. C'est seulement maintenant que je souffre horriblement, que je me débats, que je hurle d'impuissance et de douleur. Ils continuent à bouger, à parler entre eux, à vivre sans moi. La cruauté de la situation et ma solitude deviennent insupportables.

(...) Mais je m'obstine, je m'obstine encore. Je souffre trop, je ne veux pas accepter. Le manque de leurs regards, de leur chaleur, de leur tendresse m'étouffe. Le pire vient quand me prend le besoin frénétique de les toucher, de les embrasser et que non seulement ils ne me sentent pas mais que moi non plus je ne sens rien. Puis, je me rends compte avec désespoir qu'il ne me reste plus qu'à mourir VRAIMENT.»

°
° °

Bibliographie

Sigmund FREUD : « Totem et Tabou »
Petite bibliothèque PAYOT, éditions PAYOT 1965.

Philippe LACADEE : « Le malentendu de l'enfant ;
des enseignements psychanalytiques de la clinique avec les enfants »
Collection Psyché, Editions PAYOT, Lausanne 2004.

Michel HANUS et B.M. SOURKES : « Les enfants en deuil ; portrait du chagrin »
Editions Frison Roche, Paris 1997.

Anny DUPEREY : « Le Voile Noir »
Seuil, Paris 1992.